

# Juifs en terres musulmanes : la fin d'un monde

*Vient de paraître un ensemble de textes écrits par trente-quatre auteurs qui évoquent leur enfance juive méditerranéenne, au Maghreb ou au Moyen-Orient, et rassemblés par Leïla Sebbar qui souligne : « Ces récits d'enfance disent la fin d'un monde, d'une Histoire, d'une société cosmopolite, ils disent le pressentiment d'un exil définitif... »*

ALBERT BENSOUSSAN

## Une enfance juive en Méditerranée musulmane

Textes inédits recueillis par Leïla Sebbar  
Bleu autour, coll. « D'un lieu l'autre », 368 p., 26 €

La plongée dans l'enfance s'accompagne d'une certaine jubilation et de beaucoup d'émotion : juifs et musulmans vivaient là non seulement en voisinage, ou en cousinage, mais aussi en connivence, voire en complicité. Cependant les juifs étaient minoritaires, soumis au statut de *dhimmis*, et donc inférieurs (sauf dans l'Algérie sous la France où, de par leur statut de citoyens français, ils apparaissaient globalement comme des traîtres à leur indigénat d'origine) et parfois menacés, à la merci d'événements qui pouvaient se retourner contre eux. La proclamation de l'État d'Israël a été l'un de ces événements et a déclenché, pour le plus grand nombre, le signe du départ. Ce petit livre nous dit pourquoi. Et la guerre des Six jours a convaincu de partir ceux qui étaient restés ; tout comme l'Indépendance de l'Algérie, en 1962, avec l'exode des pieds-noirs. Retenons ces phrases éclairantes : « Avec les "événements", nous ne nous risquions plus place des Galettes » (Jean-Luc Allouche, Constantine) ; « Mes parents ne cessaient de dire qu'il était bien temps de partir et de quitter cet enfer » (Joëlle Bahloul, Alger) ; « "Juif" était (et reste) un gros mot »

(Guy Sitbon, Monastir) ; « *Falastine bladna / Woul Yahoud klabna* » (« La Palestine est notre pays / Et les Juifs sont nos chiens »), (Lucien Elia, Beyrouth) ; « *Dabba'h el yahoud* (« égorge le Juif »), entend encore à ses oreilles le Cairote Tobie Nathan ; « Il n'y avait pas d'avenir pour les Juifs dans ce pays » (Patrick Chemla, Bône) et, répondant enfin à l'insistante question : « Pourquoi ? Parce qu'on ne voulait plus des Juifs en terre musulmane » (Chochana Boukhobza, Sfax). Daniel Sibony (Marrakech) risque une conclusion psychanalytique : « Un pays sans Juifs, qui en a eu autrefois et n'a pas su les garder, est un pays puni, trop empêtré dans une lutte avec lui-même pour intégrer une faille existentielle qu'il a projetée sur les autres pour l'éloigner ». Les juifs seraient donc la faille existentielle des musulmans ! Tobie Nathan, enfin, renvoie à l'année 1948 : « Le Moyen-Orient est né cette année-là, avec une cicatrice en plein milieu : Israël ».

Dans ce regard en arrière, Lucette Heller-Goldenberg (Marrakech) constate : « Il n'y a plus de vie juive au Maroc, comme dans les pays musulmans qui se sont vidés de leurs Juifs. Il ne reste plus que la mémoire ». Ce livre est, donc, un large fleuve mémoriel, car il charrie les paroles et les histoires du judaïsme en terre d'Islam. Mais alors, que de tendresse et de nostalgie dans ces multiples évocations ! Et d'abord par l'abondance d'un vocabulaire arabe, ou

judéo-arabe, qui est le marqueur des racines séculaires. Chacun y va de son petit mot du cœur, de son expression typique, de cette langue arabe choyée, caressée sur les lèvres de ces enfants qui oublient la langue de leur père. Et affirme du même coup une appartenance, une identité : « Tunisienne, je demeure » (Ida Kummer), Aujourd'hui, alors qu'en France beaucoup critiquent volontiers Israël en s'imaginant évacuer ainsi le complexe de culpabilité et le remords du colonisateur de terres arabes quand il serait plus honnête de reconnaître que la colonisation française n'a pas été sans bavures et donc plus juste de balayer devant sa porte (l'Algérie aujourd'hui réclame la « repentance » de la France), d'aucuns pensent que les Juifs en terre d'Israël ont pris indûment la place des « Palestiniens ». Mais où est la place de ce million de Juifs qui ont déserté – parce que chassés – les terres musulmanes ? Jean-Pierre Allali (*Séfarades-Palestiniens : les réfugiés échangés*) tente d'y répondre. En refermant ce très beau livre né de l'initiative de Leïla Sebbar, grande rassembleuse de mémoires, nous retiendrons le mot de la fin d'Yves Turki (Beyrouth) : « Ses yeux sont pleins de larmes », en retenant les nôtres, nous qui avons tant aimé et nous sentons si mal aimés, en tant que Juifs des terres musulmanes. La paix se fera un jour, qui peut en douter ? Mais d'abord il faut entendre l'autre et comprendre. Cet ouvrage de souvenirs et de fictions, ce livre plein d'amour nous y aide grandement. |